

Prologue

Memphis, Tennessee, décembre 1892

Elle s'habilla en apportant plus de soin aux détails de sa toilette qu'elle ne l'avait fait depuis des mois. Sa femme de chambre était partie depuis plusieurs semaines, mais elle n'avait eu ni l'envie ni l'énergie d'en engager une autre. Elle passa donc une heure à manier elle-même le fer à friser, comme elle le faisait autrefois, avant de trouver un riche protecteur, à torsader et arranger ses cheveux après les avoir rincés. Au cours de ce long et triste automne, ils avaient perdu leur éclat doré, mais elle savait quelles lotions leur redonneraient leur brillant, tout comme elle savait comment redonner des couleurs à ses joues et à ses lèvres.

Elle connaissait tous les secrets du métier. Autrement, comment aurait-elle pu attirer l'attention d'un homme comme Reginald Harper ? Comment aurait-elle pu le séduire et devenir sa maîtresse ?

Elle s'en servirait encore, de ces secrets, songea Amelia. Pour le séduire de nouveau et le pousser à faire tout ce qu'il fallait.

Il n'était pas venu. Depuis tout ce temps, tous ces mois, il n'était pas venu la voir. Elle lui avait envoyé des mots à son bureau pour le supplier de lui rendre visite, mais il l'avait ignorée.

Oui, ignorée, après tout ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait été pour lui. Après tout ce qu'elle avait perdu.

Alors, elle n'avait pas eu le choix. Elle lui avait écrit encore et encore, chez lui, à Harper House, sa somptueuse demeure sur laquelle régnait sa pâle épouse. Et où une maîtresse ne pourrait jamais entrer.

Ne lui avait-elle pas donné tout ce qu'il demandait, tout ce qu'il pouvait désirer ? Elle avait échangé son corps contre le confort de cette maison, la commodité d'une domesticité relativement importante et des colifichets comme ces perles qu'elle portait aux oreilles.

Ce n'était pas cher payé pour un homme riche comme Reginald. Dire que c'était à cela qu'elle avait limité ses ambitions : un seul homme et ce qu'il pouvait lui offrir ! Cependant, il lui avait donné bien plus qu'aucun d'eux ne l'avait prévu. Et la perte de ce cadeau plus précieux que tous les autres lui causait une douleur insoutenable.

Pourquoi n'était-il pas venu la consoler, pleurer avec elle ?

S'était-elle jamais plainte ? Lui avait-elle jamais refusé son lit ? Avait-elle jamais évoqué les autres femmes qu'il entretenait ?

Elle lui avait donné sa jeunesse, sa beauté, et sans doute sa santé.

Et voilà qu'il l'abandonnait ? Qu'il se détournait d'elle ? Maintenant ?

Ils lui avaient dit que le bébé était mort-né. Que c'était une petite fille qui était morte en elle.

Mais... mais...

Elle avait senti son bébé bouger en elle. Elle avait senti ses coups de pied. Elle l'avait senti se développer et s'animer dans son cœur, cet enfant dont elle n'avait

pas voulu mais qui était devenu tout son monde, toute sa vie. Ce fils qui grandissait en elle...

Un fils, se répétait-elle en tirant nerveusement sur les boutons de sa robe. Elle s'était toujours dit que c'était un fils. Ses lèvres peintes formaient ces mots sans relâche : « Un fils, un fils, un fils... »

Elle l'avait entendu crier. Si, si. Elle en était sûre. Il lui arrivait encore de l'entendre pleurer la nuit. Il l'appelait pour qu'elle vienne le consoler.

Mais lorsqu'elle se précipitait dans la nursery, le berceau était vide. Comme son ventre.

On disait qu'elle était folle. Oh, elle entendait bien les murmures des quelques domestiques qui lui restaient. Elle voyait bien la façon dont ils la regardaient. Mais elle n'était pas folle, se dit-elle en faisant les cent pas dans sa chambre, qu'elle considérait autrefois comme le temple de la sensualité.

Maintenant, elle ne faisait plus changer les draps si souvent. Les rideaux restaient tirés pour l'isoler de l'extérieur et de la ville. Et puis, des choses disparaissaient. Ses domestiques étaient des voleurs. Des voleurs et des crapules, elle le savait bien. Et des espions.

Ils la regardaient et ils chuchotaient entre eux.

Une nuit, ils la tueraient dans son lit. C'était sûr. Dans son lit.

Elle avait si peur qu'elle ne dormait plus. Les cris de son bébé qui résonnaient dans sa tête l'empêchaient de trouver le sommeil. Il l'appelait. Il l'appelait...

Heureusement qu'elle avait consulté la sorcière vaudoue, songea-t-elle. Elle était allée chercher auprès d'elle protection et connaissance. Cela lui avait coûté le bracelet de rubis et diamants que Reginald lui avait donné autrefois. Les pierres étaient comme autant de cœurs ensanglantés qui se détachaient sur le

scintillement glacé des diamants. Elle s'en était servie pour acheter les grigris qu'elle gardait sous son oreiller et dans une bourse de soie sur son cœur.

Son enfant vivait. C'était ce que lui avait appris la sorcière vaudoue. Savoir cela valait bien plus que tous les joyaux de la terre.

Son enfant vivait ! Il vivait ! Maintenant, il fallait le retrouver. Elle devait le ramener chez elle, là où était sa place.

Il fallait que Reginald le retrouve, qu'il paie le prix pour le récupérer. Quel qu'il soit.

Attention, doucement, se morigéna-t-elle en sentant un cri monter dans sa gorge. Il ne la croirait que si elle restait calme. Il ne l'écouterait que si elle était belle.

La beauté séduisait les hommes. La beauté et le charme permettaient à une femme d'obtenir tout ce qu'elle désirait.

Elle se tourna vers le miroir et vit ce qu'elle voulait voir : la beauté, le charme, la grâce. Elle ne vit pas cette robe rouge qui s'affaissait sur sa poitrine et flottait sur ses hanches tant elle avait maigri, qui donnait un teint jaunâtre et cireux à sa peau claire. Le miroir lui renvoyait le reflet d'une masse de boucles emmêlées, d'yeux trop brillants, de joues brutalement fardées. Mais Amelia se voyait telle qu'elle avait été autrefois.

Jeune et belle, désirable et habile.

Elle descendit attendre son amant en fredonnant.

— Lavande bleue, *dilly dilly*, lavande verte, *dilly dilly*...

Un feu crépitait dans la cheminée du salon, et la lampe à gaz était allumée. Ainsi, les domestiques étaient sur le qui-vive, eux aussi, songea-t-elle avec un sourire pincé. Le maître allait venir, et c'était lui qui tenait les cordons de la bourse.

Peu importait. Elle allait dire à Reginald qu'il fallait qu'ils s'en aillent, tous. Qu'il fallait les remplacer.

Elle allait avoir besoin d'une nurse pour son fils, pour James, quand il lui serait rendu. Une Irlandaise, décida-t-elle. Elle croyait savoir qu'elles étaient gaies avec les bébés. Elle voulait que la nursery de son petit James soit joyeuse.

Elle regarda avec envie le whisky sur le buffet, mais préféra se servir sagement un verre de vin. Puis elle s'assit pour attendre.

La nervosité la gagna. Il était en retard. Elle but un deuxième verre de vin. Puis un troisième. Quand, enfin, elle vit sa voiture par la fenêtre, elle oublia d'être calme. Elle se précipita vers la porte pour l'ouvrir elle-même.

— Reginald... Reginald !

Son chagrin et son désespoir jaillirent en sifflant tels des serpents. Elle se jeta sur lui.

— Contrôle-toi, Amelia, lui ordonna-t-il en posant les mains sur ses épaules osseuses pour la repousser à l'intérieur. Que vont penser les voisins ?

Il se hâta de refermer la porte. Puis il jeta un regard dur et menaçant au valet de chambre, qui s'empressa de lui prendre sa canne et son chapeau.

— Cela m'est égal, ce qu'ils pensent ! cria Amelia. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? J'avais tellement besoin de toi ! Tu as reçu mes lettres ? Les domestiques... les domestiques mentent. Ils ne les ont pas postées. Je suis prisonnière ici.

— Ne sois pas ridicule.

Un éclair de dégoût passa sur son visage quand elle voulut de nouveau l'étreindre, et il se déroba.

— Nous étions d'accord, Amelia, lui rappela-t-il. Tu ne devais pas m'écrire chez moi.

— Tu ne venais pas. J'étais seule. Je...

— J'étais occupé. Viens t'asseoir. Ressaisis-toi.

Elle se cramponna à son bras pour se rendre dans le salon.

— Reginald, le bébé. Le bébé...

— Oui, oui.

Il se dégagea et la fit asseoir.

— C'est regrettable, je le reconnais, déclara-t-il en s'approchant du buffet pour se servir un whisky. Le médecin a dit qu'il n'y avait rien à faire, que tu avais besoin de repos et de calme. J'ai appris que tu avais été souffrante.

— Mensonges. Ce ne sont que des mensonges.

Il se tourna vers elle et considéra son visage, sa robe trop grande.

— Je me rends compte par moi-même que tu es souffrante, Amelia. Je pense que l'air de la mer pourrait t'être bénéfique, suggéra-t-il avec un sourire froid. Aimerais-tu faire un voyage en paquebot ? Ce serait parfait pour calmer tes nerfs et t'aider à recouvrer la santé.

— Je veux mon enfant. Je n'ai besoin de rien d'autre.

— L'enfant n'est plus là.

— Si, si, si ! cria-t-elle en se levant et en s'agrippant à lui encore une fois. Ils l'ont volé. Il est vivant, Reginald. Notre enfant est vivant. C'est le médecin et la sage-femme. Ils avaient tout prévu. J'en suis sûre, maintenant. J'ai tout compris. Il faut que tu ailles à la police, Reginald. Toi, on t'écouterà. Il faut que tu paies la rançon qu'on te demandera, quelle qu'elle soit.

— C'est de la folie, Amelia, répondit-il en détachant la main de la jeune femme du revers de sa veste, avant de lisser les plis qu'elle y avait faits. Je n'irai certainement pas à la police.

— Dans ce cas, j'irai moi-même. Demain.

L'expression de Reginald se durcit.

— Tu ne feras rien de tel. Je vais t’offrir un billet pour l’Europe et dix mille dollars pour t’aider à t’installer en Angleterre. Ce sera mon cadeau d’adieu.

— Ton cadeau d’adieu ? répéta-t-elle en se retenant au bras d’un fauteuil quand ses jambes se dérochèrent sous elle. Tu... tu vas me quitter maintenant ?

— Il ne peut plus rien y avoir entre nous. Je m’assurerais que tu aies tout ce qu’il te faut. Je suis certain que cette traversée t’aidera à te remettre et que tu trouveras un autre protecteur à Londres.

— Comment pourrais-je aller à Londres alors que mon fils...

— Tu iras, coupa-t-il en vidant son verre. Sinon, tu n’auras rien. Tu n’as pas de fils. Tu n’as que ce que je t’ai donné. Cette maison et tout ce qu’elle contient, les vêtements que tu portes, les bijoux sont à moi. Tu serais bien avisée de ne pas oublier combien il me serait facile de tout te reprendre.

— Reprends tout, murmura-t-elle d’une voix sifflante.

C’est alors qu’une lueur passa sur le visage de Reginald, qu’une étincelle se fit dans le cerveau torturé d’Amelia et qu’elle comprit.

— Tu... tu cherches à te débarrasser de moi parce que... tu sais. C’est toi qui as pris le bébé !

Il posa son verre vide sur le buffet en la regardant avec dégoût.

— Tu crois que je laisserais une créature de ton espèce élever mon fils ?

— Mon fils ! protesta-t-elle en se jetant sur lui, les mains repliées comme des serres.

Reginald la gifla, et elle s’arrêta net. Depuis deux ans qu’il était son protecteur, il n’avait encore jamais levé la main sur elle.

— Écoute-moi bien, maintenant. Je refuse que mon fils soit considéré comme un bâtard né d’une putain. Il

sera élevé à Harper House comme mon héritier légitime.

— Ta femme...

— ... fait ce qu'on lui dit. Et toi aussi, Amelia.

— J'irai à la police.

— Et que diras-tu ? Le médecin et la sage-femme qui t'ont accouchée témoigneront que tu as eu une fille mort-née, tandis que d'autres attesteront que ma femme a donné naissance à un garçon en pleine santé. Ta parole ne pèsera pas bien lourd contre la mienne et la leur. Tes propres domestiques confirmeront mes dires. Ils pourront aussi révéler que tu as été souffrante et que tu te conduis étrangement.

— Comment peux-tu faire une chose pareille ?

— Il me faut un fils. Crois-tu que je t'aie choisie par affection ? Tu es jeune et en bonne santé – du moins l'étais-tu. Je t'ai payée généreusement pour tes services. Et tu seras récompensée pour celui-ci.

— Tu ne m'enlèveras pas mon fils. Il est à moi.

— C'est moi qui décide ce qui est à toi. Tu te serais débarrassée de lui à la première occasion. Tu ne t'approcheras jamais de lui. Jamais. Tu feras la traversée dans trois semaines. Dix mille dollars te seront versés à ce moment-là. Jusque-là, je continuerai à régler tes dépenses. C'est tout ce que tu auras.

— Je te tuerai ! hurla-t-elle quand il sortit du salon.

Pour la première fois depuis son arrivée, il eut l'air amusé.

— Tu es pitoyable, lâcha-t-il. Les putains le sont souvent. Sache que si tu t'approches de moi ou des miens, je te ferai arrêter et enfermer dans un asile de fous. Je ne pense pas que cela te plaise, conclut-il en faisant signe au valet de chambre de lui apporter sa canne et son chapeau.

Elle cria, elle s'arracha les cheveux, elle déchira ses vêtements, elle cria encore et se griffa jusqu'au sang.

Puis ses nerfs, son esprit lâchèrent, et elle monta l'escalier dans sa robe en loques en chantant une berceuse.